



PATRICE HOLINER :

UNE VIE DE MUSIQUE À L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

—
INTERVIEW PAR **PIERRE SÉGUIN** (73), RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT DE LA JAUNE ET LA ROUGE

Patrice Holiner, directeur musical de l'École, vient d'être admis à la retraite après avoir consacré la quasi-totalité de sa vie professionnelle aux polytechniciens. Sa personnalité a tellement marqué la pratique musicale à l'École qu'on peut dire que cette dernière s'identifie à lui depuis des années. Pour ma part, issu d'une promo des années 70, j'ai été bluffé en revenant à l'École dans les années 90 de voir, grâce à lui, les élèves chanter avec enthousiasme *La Marseillaise* à plusieurs voix ! La revue le remercie d'avoir accepté de lui confier ses souvenirs et ses réflexions sur environ cinquante années d'activité passionnée.

Maître, comment en êtes-vous venu à enseigner à l'X ?

Dans les dernières années 60, j'animais une chorale à Saint-Cloud, où chantaient des étudiants, dont un « piston » ; ce dernier m'invita à diriger la chorale de Centrale ; pour compléter l'effectif, on débaucha des Fontenaysiennes (ça manquait de filles !) et des X qui vinrent en copains de taupe des centraliens. D'où l'idée de faire aussi une chorale à Polytechnique, ce qui n'avait jamais été régulièrement fait, en invitant des extérieurs dont des étudiantes parisiennes heureuses de fréquenter culturellement des X chaque semaine... : c'était alors pour moi une activité bénévole, mais ça me bottait ! Donc je suis venu à l'X par le biais de Piston ! Puis en 1972 les élèves ont demandé à la direction à avoir des cours de piano ; j'étais déjà connu et « dans les murs » et on me proposa un essai pour quelques mois ; ça a duré cinquante ans.

Pour ma part j'avais des élèves privés en piano depuis déjà quelques années. Je suis né en 1951. Ma mère, qui avait assurément une sensibilité artistique, avait voulu m'emmener au concert dès mes trois ans, sans être sûre que je me tinsse suffisamment tranquille – on s'était mis en bout de rang pour pouvoir sortir sans déranger, en cas de nécessité... Il s'agissait de concerts dominicaux du type Padeloup, Colonne ou Lamoureux. Toute une époque ! Ça se passa tellement bien qu'elle m'emmena entendre Wilhelm Kempff en récital à Pleyel : je fus subjugué et je décidai que je ferais ma vie là-dedans ! Il fallut d'abord que j'aborde la lecture et l'écriture, mais dès que ce fut raisonnable j'eus des cours chez une vieille demoiselle (qui devait avoir trente ans !). J'étais doué et progressais rapidement, la vieille demoiselle eut l'intelligence de ne pas me garder égoïstement et me proposa à un



professeur du Conservatoire national qui ne me plut pas, mais je fus récupéré par une de ses répétitrices. Puis je fus inscrit au Conservatoire international de Paris, institution privée de la rue des Marronniers. Reçu assez jeune au concours du CNSMDP, mes études se déroulèrent classiquement (solfège spécialisé, piano, harmonie, histoire de la musique...) mais en 1968 le concours de sortie, que j'avais préparé avec ardeur, fut annulé et ça me dégoûta de le retenter. Je n'en continuai pas moins à travailler en cours privés avec notamment Monique de La Bruchollerie ou Jean Hubeau, pédagogue remarquable en même temps qu'interprète exemplaire de Fauré ou Dukas, grand chambriste aussi. Mais je n'avais pas attendu cela pour donner des cours de piano, ne fût-ce que pour payer mes propres leçons...

J'ai toujours voulu « transmettre ». Je transmis donc mes connaissances aux polytechniciens qui voulaient faire du piano ! Ce n'est qu'en 1974 que ma situation fut « régularisée » en tant que vacataire (rattaché à la direction des sports !) : 60 heures par an. Puis mon activité se développa à partir de cette position limitée.

Quel était le but ? Quelles formes a pris cet enseignement ? Cela a-t-il évolué au cours du temps ?

C'étaient des cours individuels sur un Érard installé dans l'amphi Poincaré de la Montagne-Sainte-Geneviève. J'ai ensuite fait acheter un demi-queue Kawai qui fut installé dans l'Arago. J'eus trois élèves par semaine, puis dix, puis trente... Au moment du transfert à Palaiseau, j'en avais une bonne cinquantaine. L'École était très contente de cette activité structurée et structurante qui était offerte aux élèves dans ce désert qu'était à l'époque le platât à Palaiseau.

C'était devenu un boulot à temps plein ; j'y mettais une forte implication humaine, au-delà de la musique ; j'étais habitué au dernier RER de 23 h 57 : je m'en souviens comme si c'était hier. Quand je ratais le RER, il me fallait remonter les marches du chemin de Lozère pour dormir dans ma salle de cours ! Dans les années 90 ça s'est su et on m'a proposé un casert d'élève (section rugby ! encore le sport...). Mais les sanitaires étaient communs, pas très commodes pour le professeur. J'eus donc une chambre à l'hôtel de l'École, c'était plus confortable. Puis un studio dans le bâtiment des élèves mariés, d'où une réelle autonomie. J'avais l'habitude d'organiser chez moi un dîner hebdomadaire d'une dizaine de personnes, car j'entretenais avec les élèves un rapport humain dans lequel je m'investissais énormément ; c'était quand même un peu étroit pour recevoir tout ce petit monde. Vers 2005 le chef de corps, qui était venu au dîner, me proposa un F2.

Mes cours de piano étaient organisés en deux demi-heures par semaine et par élève. Je préfère ça à →

→ une heure hebdomadaire, surtout pour les débutants : l'échéance du cours stimule le travail... C'était possible parce que tout le monde était sur place. Il y a beaucoup de débutants qui profitent de la présence d'un professeur ainsi que des nombreux instruments mis à disposition. Quant à la chorale, elle avait disparu en tant que telle avec le transfert : allez faire venir des amateurs pour travailler à Palaiseau ! On s'était donc installé à Ulm, puisque des normaliens en faisaient partie. Nous avions de soixante-dix à quatre-vingts chanteurs. Ça a duré jusqu'en 1982. À l'époque la Schola cantorum cherchait un chef de chœur que je devins, accompagné de l'ensemble des choristes, et nous logeâmes dans cette institution fondée par Vincent d'Indy. Vers 1990 nous nous brouillâmes avec la nouvelle direction et le chœur partit avec le nom d'icelui sur le site parisien de l'École des télécoms. En 2012 j'ai démissionné car le chœur Vincent d'Indy ne fonctionnait plus très bien. L'X n'avait plus de chorale depuis longtemps mais en 2004 un groupe d'élèves est venu me proposer de diriger un ensemble vocal créé pour la circonstance. Cet ensemble vocal de l'École polytechnique existe toujours, et plus que jamais. Le piano c'est bien, la pratique collective du chant est encore plus riche pour une communauté en recherche de cohésion !

Avez-vous eu des expériences analogues avec d'autres écoles ou institutions ?

Analogue à l'expérience de l'X, non ! Mais, outre les chœurs dont je viens de parler, j'ai toujours gardé une pratique musicale en dehors de l'École. De 1977 à 1992 j'ai été titulaire de l'orgue de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. En 2014 j'ai repris la tribune de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, rue Saint-Jacques. En outre depuis 1992 je suis titulaire d'une classe de piano à la Schola cantorum ; j'ai neuf élèves chaque samedi. Et j'ai aussi des cours privés à mon domicile parisien. J'ai calculé que pendant des années j'ai donné environ 75 heures de mon temps par semaine. C'est un choix de vie, pas de place pour une vie de famille... ça remplit une vie ! Et je ne l'ai jamais regretté. Je me lève à 6 h chaque matin avec toujours le même enthousiasme. Et l'X, disons-le, est bien la seule institution de son domaine qui investit autant dans la musique et les activités artistiques en général...

Qu'avez-vous retenu des relations avec la direction de l'École ?

Avec les membres de la direction, des relations excellentes. Les directeurs généraux ont toujours été très amicaux et intéressés par ce que je faisais et les

résultats obtenus avec les élèves. De même pour les chefs de corps, il faut rappeler que j'étais rattaché à la direction de la formation humaine et militaire. Mais l'École en elle-même n'a pas vraiment été à la hauteur de l'investissement réalisé. Le niveau de rémunération était médiocre et mon titre de « directeur musical » de l'X n'entraînait pas le statut auquel j'aurais pu m'attendre... C'est le général Gabriel de Nomazy qui le premier (donc très longtemps après mon arrivée) s'est rendu compte de la situation et m'a fait passer contractuel alors qu'auparavant j'étais vacataire. Contractuel à temps partiel, même si je faisais plus que largement mes 35 heures ! mais ça me permettait d'avoir parallèlement des activités extérieures. Le général Xavier Michel m'a ensuite passé à temps plein. Je n'étais pas trop sensible à ces questions matérielles, car ma passion pour le travail l'emportait sur le reste. Mais lorsque vous arrivez à la retraite vous réalisez alors – trop tard – que le niveau de la pension est bien tristounet !

Et surtout, qu'avez-vous retenu des relations avec les élèves ?

Les élèves, c'est ce qui importait pour moi avant toute chose ! Ce qui m'a plu chez eux, c'est cette fulgurance de la pensée, cette réactivité, cette curiosité intellectuelle, qui les caractérisent, sans parler du sens de l'humour. Le sport à l'École est essentiel pour eux car il structure les personnalités et participe grandement à l'esprit de corps. La pratique musicale aussi, collective ou individuelle. Le chant militaire, en section, compagnie ou avec une promotion tout entière, permet de fédérer formidablement et les cérémonies diverses en sont la preuve parfaite. *Marseillaise* à deux voix depuis 2001, *Ode à Vanneau* depuis 2012... Constat permanent à travers la succession des générations ; et sur 50 ans j'en ai vu passer, des élèves ! J'ai eu tout le panel, du très très bon pianiste au débutant. Beaucoup de débutants : à l'arrivée à l'École, le taupin respire enfin et a envie de connaître des choses nouvelles qu'il n'avait pas eu le temps d'appréhender ou les moyens de connaître, notamment de se mettre à la musique. La musique comme le sport a une dimension structurante, ça donne aux gens une « verticalité ». Souvent les élèves venaient au piano *via* la pratique chorale militaire. J'ai pris l'habitude d'aller à La Courtine pour l'intégration ; là je les fais chanter les chants militaires attachés à chaque unité élémentaire ; ils sont bluffés par ce qu'ils arrivent à faire : la musique vecteur d'intégration. C'est en 2000 que nous nous sommes mis à chanter *La Marseillaise* comme nous le faisons



maintenant. Le 14 Juillet de 2019 j'ai dirigé sur les Champs-Élysées une *Marseillaise* chantée par un chœur mixte de 140 élèves des grandes écoles militaires : gros succès. J'avais par ailleurs créé avec succès aussi un concours de piano de l'X, qui a duré 33 ans et qui était ouvert aux élèves amateurs des grandes écoles et universités. En 2018 personne n'a voulu le reprendre, dommage... Si je devais citer trois ou quatre élèves, aux deux extrémités du temps, je penserais à Jean-Bernard Lévy de la 73 ou Brigitte (73) et Jean-Yves (72) Serreault, et Chenzhang Zhou de la 2012 et Pierre Watrin de la 2015, tous capables de tout faire avec le plus grand sérieux et le meilleur niveau, le sport, la musique... À noter aussi que j'ai souvent été un pont entre les élèves et l'administration de l'École : en effet, j'ai toujours cherché à mettre de l'huile dans les rouages et à faciliter les choses. Mon contact étant assez facile, beaucoup d'élèves se confient facilement à moi. Les nouveaux arrivants sont peut-être plus touche-à-tout que les anciens, est-ce un des effets de l'ordinateur ? Il faut donc les recentrer, leur apprendre à résister à la facilité : le sport et la musique sont bons pour ça. Pour avoir une comparaison internationale, j'ai été un temps chargé de cours à Moscou, dans les années 90 ; là-bas c'était du sérieux, les élèves étaient extrêmement concentrés, peut-être par effet de l'ambiance qui est hélas celle de la Russie depuis des siècles ; chez nous, certains professeurs de conservatoire ne sont pas bien formés

pédagogiquement et les élèves sont quelque peu dilettantes...

Si c'était à refaire ?

Je recommencerais tout pareil ! J'ai été très heureux à l'École polytechnique et je le suis encore. C'est très important pour transmettre ce qu'on veut aux élèves et j'ai le sentiment agréable d'y être arrivé.

Quels sont vos projets pour les années à venir ?

Je suis donc en retraite depuis le 1^{er} avril dernier, ce n'est pas une blague. Un successeur devrait prendre le relais en septembre avec l'arrivée des 2020. Il assurera exclusivement une fonction de maître de chant. Je n'en continue pas moins l'ensemble vocal ; nous avons un concert le 11 décembre prochain à Saint-Germain-des-Prés avec le *Requiem* de Brahms et une prestigieuse échéance le 7 mai 2021 à Garnier pour le bal de l'X avec des chœurs et des airs d'opéras célèbres, en concert d'ouverture sur la scène. Je continue quelques cours de piano en individuel avec quelques 2018 et 2019, je verrai alors dans quelle mesure je poursuis ensuite. Bien sûr j'ai mon poste d'organiste titulaire, que j'ai déjà mentionné. Et mes classes de piano. L'avantage avec la musique, c'est « qu'on en fait jusqu'au bout » ! Donc, au lieu de 75 heures par semaine, je vais peut-être enfin passer à 35 heures : c'est ça la retraite... Ce n'est déjà pas mal, mais fini les cours de 7 h du matin à minuit ! X